

L'habitation

Qu'est-ce que la maison familiale - je ne dis pas la maison "individuelle" - si ce n'est, du point de vue traditionnel, un temple en miniature ?

En fait, l'ancienne maison était déjà un temple dont le pater familias était le pontife de l'autel familial. Le père de la famille est celui d'abord qui célèbre le sacrifice, ensuite cela devient par spécialisation des fonctions le prêtre qui lève l'hostie, mais au départ dans le rituel védique, hindouiste, le père officie chaque jour, accomplit les libations et fait le sacrifice au lever du soleil. C'est l'une des raisons essentielles du mariage, il faut avoir une femme et des enfants afin que toute la famille soit présente dans cet acte d'adoration au cosmos. C'est le père qui est le truchement, le véhicule, pour célébrer devant l'autel chaque journée nouvelle, pour la bénir et attirer les influx sur cette journée. Et pour cela, il faut que tous les âges et les sexes soient représentés, le père, la mère, les enfants et vous savez que la notion primitive de famille est une notion très élargie qui va jusqu'au clan et à la tribu. Ce n'est pas un élément avant tout sentimental, psychologique, c'est une communauté qui rend grâce et qui rend grâce ensemble.

C'est pourquoi l'ironie sur le nombre des épouses dans l'islam méconnaît la structure de la famille traditionnelle et son rôle, qui n'est pas du tout un rôle romanesque ni psychologique, mais qui est un rôle de glorification du divin dans lequel une communauté entière doit être rassemblée.

Quand je suis allé la première fois en Amérique, il y a bien longtemps, on me demandait "Have you got a family?" Je répondais oui et je parlais de mon frère, des collatéraux, j'avais à ce moment-là mes parents, on me riait au nez, on me disait "Mais on vous demande seulement si vous êtes marié ou non". Aux Etats-Unis, la famille se réduit au roman entre lui et elle qui s'aiment et c'est tout, et il n'est pas question d'autel, ni de libation, ni de sacrifice, ni de présence du soleil, ni de présence de la tribu, ni de rien de tel. Or, ce sont des réalités encore perçues par les nôtres. C'est cela le problème de l'espace de la maison individuelle. A Fès, par exemple, que l'UNESCO essaie de protéger, l'espace est conçu pour la famille patriarcale, pour l'appropriation au nom de vingt ou vingt-cinq personnes qui forment un tout, une communauté, et qui sont groupées autour du patio central. Les différentes faces de ce cube central qui reproduit sous forme d'un vide la Kaaba, se trouvent actuellement habitées par des squatters et des immigrants migrants et sont dépecées en petits lots, et là où il y avait cette grande famille ou la tribu, il y a maintenant un père, une mère et des enfants qui font du bruit,

un père et une mère dont les intérêts ne sont plus de servir la maison, mais sont en dehors, à l'usine, à l'établi ou au bureau, ce qui fait que la maison se vide de ses fonctions traditionnelles.

De la même manière d'ailleurs, en Orient, la ville entière se vide de ses habitants citadins pour recevoir des paysans qui sont nouvellement citadins. Le travail d'absorption de la ville se faisait de manière organisée parce qu'on faisait partie d'une corporation quand on travaillait et la corporation était liée elle-même à un ordre soufi. Tous ces liens sont maintenant dissous, atomisés, si bien que l'absorption ne peut plus se faire et ce sont des individus isolés qui transforment une maison en immeuble d'habitation.

L'un de mes maîtres que j'ai beaucoup aimé, Bachelard, comparait la maison à une coquille. Ainsi, quand vous entrez dans une ville musulmane, la première chose qui vous frappe c'est l'unité organique et la densité du tissu urbain. Vous n'êtes pas en face de perspectives qui s'étalent, de places sur lesquelles il y a le palais de la municipalité ou le palais du Prince, mais tout se tient et vous avez un labyrinthe de ruelles dans lesquelles ce qui est essentiel et ce qui est quotidien ne se distinguent pas. Le sacré et le profane sont inextricablement mêlés dans ce labyrinthe, et s'il y a deux notions qui sont étrangères à la maison traditionnelle, c'est la notion de façade et la notion d'urbanisme moderne, de zoning, de découpage de l'espace par zones.

La ville traditionnelle musulmane, qu'il s'agisse de Fès, de Kairouan, de Médine, de Hérat ou qu'il s'agisse d'un village indien, est composée non pas de maisons individuelles séparées, mais de ruelles en labyrinthe et on peut passer et circuler d'une maison à l'autre par en haut, par les toits qui sont plats. La ville semble refermée sur elle-même par en-bas, mais elle est ouverte au plein ciel, par les toits et les cours intérieures, les patios. Lorsqu'on la survole on a l'impression d'un ensemble cristallin, fait de prismes et de cubes intégrés les uns dans les autres. Ce qui est très important c'est que le palais n'est pas là. Le palais se trouve plus loin, en général sur une hauteur. Ce qui est au milieu -mais on ne peut pas distinguer le milieu de l'extérieur -c'est la mosquée. La mosquée comme la cathédrale médiévale est prise dans un ensemble de maisons et de rues. Le tissu urbain est serré, cela correspond à une conception du monde où la mosquée, l'église, le temple ne sont pas des pièces montées sur une esplanade, séparées du contexte, faites pour être visitées par des touristes. Il n'y a pas de distance entre la maison, la rue, entre l'intérieur et l'extérieur, et la mosquée fait partie intégrante de cet ensemble, de ce colimaçon, de ce labyrinthe, de sorte que la distance entre la maison individuelle et le temple est gommée. La maison

individuelle n'est pas privative en ce sens qu'elle n'est pas le lieu de l'individualisme, elle est le lieu où la famille rend grâce, où chacun sait ce qu'il a à faire. Evidemment on est très loin de cela aujourd'hui où le problème d'ailleurs n'est pas seulement urbanistique, pas seulement social mais surtout moral, et c'était le problème que je devais affronter tous les jours lors de la campagne de l'UNESCO pour la protection de Fès. Il s'agissait avant tout de trouver des métiers à des artisans qui se transformaient en revendeurs d'import-export. Les jeunes n'apprenaient plus à tourner le bois ou à ciseler, ils faisaient venir des objets de Hong-Kong, du Japon. Les tapis de prière par exemple, sont presque tous faits maintenant en Chine et ils se vendent! Le résultat est que l'artisan de Fès qui appartenait à une corporation, qui appartenait à un ordre, il y a encore trente ans, est maintenant un revendeur d'import-export et les fils n'ont plus de vocation, ils errent, ils sont chômeurs, ils jouent au billard électrique.

Donc, la ville connaît une transformation, la maison cesse d'être une maison familiale pour être un immeuble. Le propriétaire habite en général en dehors dans une villa. Il est en dehors, il n'est pas intégré. Il se désintéresse de son immeuble en ville qu'il loue très cher à des campagnards et à des ouvriers qui s'entassent les uns sur les autres. Et voilà la transformation du temple familial, du temple privé dans les pays traditionnels !

Une autre chose qui apparaît, dans la ville musulmane surtout, c'est la coupure abrupte entre ce qui est urbain, le groupe des maisons familiales, et l'espace aux alentours. Ce sont, en général, des cités qui restent murées, et dehors ce qui commence ce n'est pas la campagne, ce ne sont pas les arbres, c'est le désert, de telle sorte que la civilisation musulmane n'est ni entièrement une civilisation commerciale et urbaine, ni entièrement une civilisation, disons romantique, de nomades du désert. L'un et l'autre sont faux, mais l'un et l'autre sont justes, en complémentarité. Il y a une espèce de dialectique qui fait que l'un s'appuie sur l'autre, et la mosquée s'appuie sur le souk. Au fond, le souk tire son authenticité de l'existence de la mosquée et inversement la mosquée est ouverte de tous les côtés au souk qui l'enserme. Elle prend sa signification par le va-et-vient des fidèles. Les fidèles ne montent pas la mosquée en épingle, n'exsudent pas le sacré comme quelque chose à contempler ou à visiter moyennant finances, mais comme quelque chose qui est intégré dans la vie quotidienne. Là encore la distance entre la maison familiale et le temple est abolie.

Le fait que les villes musulmanes, très nombreuses, soient jetées comme un collier épars, comme un chapelet dénoué à travers des espaces, avait plusieurs conséquences. Une conséquence économique

était que la cité musulmane traditionnelle vivait en autarcie, repliée sur elle-même. Les environs étaient faits pour la nourrir, on n'exportait pas d'aliments ou de bois ou tout ce qui sert à la vie. On exportait d'abord des objets, des tapis, des étoffes brodées, des aiguères ciselées, des plateaux, des parfums ... tout ce qui obtenait une grande valeur sous un volume très faible, pour être envoyé à travers le désert et au loin. L'industrie des souks était, pour l'époque et pour les lieux, une industrie de luxe, ce qui faisait à la fois la grandeur de la société musulmane mais aussi sa grande fragilité. Il suffisait qu'il y ait une dynastie hostile ou des pillards, des brigands ou simplement que se déclare une salinité accrue des points d'eau, des oasis, pour que la ville étouffe. Donc civilisation de luxe et civilisation fragile, l'un et l'autre vont ensemble.

Ensuite, cette symbiose de l'espace bâti urbain et du désert a une autre conséquence, c'est que les citadins jusqu'à ces derniers temps envoyaient leurs enfants auprès des bédouins pour s'endurcir dans le désert. Cette habitude a toujours existé et je l'ai vue pratiquée autour de moi. Quand mon père était à la Sallaz, en Suisse, un homme très moderne, l'un des initiateurs du nationalisme arabe, l'émir Chekib Arslan, venait me donner chaque semaine des leçons d'arabe et d'histoire de l'islam. Il y avait là encore à l'époque un ancien relais de diligence, et l'émir disait que l'eau du puits était plus savoureuse que les autres eaux. Et je voyais cet homme, qui était un personnage militant d'avant-garde, s'arrêter et, avec ses deux mains en creux, boire l'eau avant de monter me donner ma leçon. La qualité de l'eau de source était l'un des éléments de sa civilisation, de sa vision du monde.

Donc, nous avons beau avoir oublié, être des employés ou des prolétaires, il reste en nous quelque chose de cette dialectique de la cité coupée abrupt, avec le désert aux portes. Nous ne sommes ni totalement influencés par le désert, ni totalement par la cité, c'est une situation hybride. Cette présence d'un espace aux portes mêmes de la ville fait partie de notre inconscient collectif, de notre sentimentalité, nous le trimballons avec nous. Ce désert s'étend depuis la Méditerranée jusqu'à la Grande Muraille de Chine. Sur la muraille, on veillait, on surveillait de là-haut le désert et les Tartares battaient contre ses portes. Ces mêmes nomades ont été à l'origine de l'architecture, car le prototype de toute architecture de maison c'est la yourte, c'est la tente noire du bédouin, c'est le tipi du Peau-Rouge. Si nous voulons faire de l'archéologie de l'architecture, il faut se placer avant les maisons de pierre, il faut même se placer avant les maisons de bois. Les premières maisons sont des yourtes ou des tentes noires ou des tipis d'indiens disposés en cercle. Voilà la première maison. Et la première maison, on

la sent encore dans l'espace musulman. Que fait-on ? La première chose est de planter une lance dans le sable, c'est ça l'acte de fondation de la maison et de la ville. On se met, en s'orientant vers la Mecque, derrière la lance. Et les premières monnaies des Omeyyades, donc la première dynastie musulmane, portent justement cette lance. Donc l'acte de fondation, l'acte d'appropriation du sol commence par le tracé d'une direction, d'une orientation (à l'origine et au dernier jour, ce sera Jérusalem, en ce moment c'est La Mecque, provisoirement).

Et ensuite alors, il y a la rencontre d'un sol et d'une eau, mais nous aurons toujours cette dialectique, ce balancement de l'eau et du sable en nous et c'est ainsi que le grand poète arabe al-Mutanabbi dit :

- « Les chevaux et les grands espaces libres me connaissent, ainsi que le sabre et la lance et l'encrier - l'écritoire - et la plume ».

Donc vous avez, accumulé dans ce distique, un mélange de propriétés du bédouin et de propriétés du citadin. Al-Mutanabbi lui-même était un homme de cour mais qui rêvait de grands espaces libres. Plus tard, vous avez exactement la même chose chez Ibn Khaldûn qu'on sent comme le précurseur de la sociologie moderne et qui en vérité est un critique de l'histoire. Il remplace une histoire linéaire par une histoire cyclique. En ce sens il est très coranique, parce que dans le Coran l'homme construit des tours de Babel, puis il s'amollit dans la civilisation, ensuite tout est détruit par d'autres dynasties, d'autres peuples, des nomades, des conquérants; tout rentre dans le jeu et tout recommence. Ibn Khaldûn¹ était lui-même un diplomate en exil, un ex-ambassadeur qui, après avoir connu les splendeurs de l'Andalousie, vivait dans ses bibliothèques à Prenda dans un espace confiné et vous avez en lui, comme en Mutanabbi², comme dans l'émir Chekib Arslan³, peut-être en d'autres, peut-être en moi, vous avez cette coexistence de la maison, de la ville bâtie et du grand espace, qui n'est pas simplement un souvenir, une

¹ Historien et philosophe arabe (1332-1406). Vécût en Andalousie, au Maghreb puis au Caire où il exerça la fonction de grand juriste. Au Proche Orient, il rencontra Tamerlan. Son œuvre maîtresse est « *Le livre des considérations sur l'histoire des arabes, des persans et des berbères* » qu'il fait précéder d'une introduction : « *Muqaddima* ». C'est cet opus qui lui vaut aujourd'hui de passer pour le fondateur de la sociologie et de la philosophie de l'histoire. à travers ses recherches, Ibn Kaldun se veut soucieux de définir sa méthode de travail mais aussi sa finalité car d'après lui, l'Histoire est certes le récit de la succession des événements passés et l'explicitation de leur circonstances, mais « *vue de l'intérieur, l'histoire à un autre sens. Elle consiste à méditer, à s'efforcer d'accéder à la vérité, à expliquer avec finesse les causes et les origines des faits. (...) L'Histoire s'enracine donc dans la philosophie.* »

² Poète et aventurier arabe, 915-965. Prétendant être un prophète, il fomenta à l'âge de dix-sept ans une rébellion Qarmate à Lattaquié en Syrie. Sa révolte échoua et il est emprisonné. On lui donne alors le nom "d'Al-Mutannabi", "celui qui se déclare prophète". Il sort de prison en 935, et en 948 il entre dans la cour de l'émir Hamdanide, Ali Sayf al-Dawla. C'est dans cette cour qu'il écrit ses meilleurs poèmes. Il vante l'émir chez qui il voit le héros du djihad et le champion de l'arabité. Il quitte cette cour après une violente dispute qui l'opposait au grammairien Khalawaih qui n'hésite pas à le gifler devant l'émir. Il rejoint donc en 957 une autre cour, celle des Ikhchidides, et écrit des poèmes pour Abu al-Misk Kafur. Pour ses poésies, il est nommé gouverneur de Sidon, mais à cause de ses poésies satiriques à l'encontre du prince, il est forcé dès 961 de quitter le pays. Il part pour Chiraz en Iran, où il travaille pour le prince Bouyide, 'Adud al-Daula. Il trouve la mort accidentellement à l'âge de 41 ans, après avoir été attaqué par des brigands dans le désert irakien.

³ Chekib Arslan (1869-1946) est un prince druze originaire du Liban surnommé « prince de l'éloquence » pour sa maîtrise de la langue arabe. C'était un historien, un politicien, un poète et un écrivain influent, lui-même formé par l'école réformatrice d'Al Afghani et de Mohammed Abdou. Il est à l'origine du journal « La Nation Arabe » qui influença beaucoup de chefs nationalistes arabes, en particulier au maghreb.

nostalgie, une mémoire mais qui est une partie intégrante de chacun de nous. Je l'ai remarqué chez des architectes, des animateurs culturels de Fès, entre autres.

Maintenant, la maison. Je viens de dire que la notion de façade est étrangère à l'islam parce que, qu'il s'agisse de maison de luxe ou de maison de pauvre, c'est toujours la même chose à l'extérieur : ce sont des ruelles, des moucharabieh et il faut vraiment pousser la porte. La porte de la maison traditionnelle, cette lourde porte cloutée, n'est pas une ouverture sur le monde extérieur, elle est une barrière, elle préserve l'intimité, on est déjà dans le harem lorsqu'on heurte à la porte.

C'est une conquête de la civilisation occidentale moderne - qui s'est affirmée avec la Renaissance et s'est développée avec le Baroque et le XIXe siècle - que d'avoir des façades et la rue des villes occidentales est déjà spectaculaire en soi. En Orient, toutes les villes finalement se ressemblent : ce sont des méandres, des dédales, des labyrinthes de ruelles dans lesquels on serait bien en peine de dire si on est dans un beau quartier ou dans un quartier obscur, d'ailleurs la notion de beau quartier n'existe pas.

En Occident la façade indique immédiatement le rang et presque la fonction de ceux qui y habitent. Ce fut le prince, ce fut le bourgeois, mais les rues sont palpitantes parce que d'une maison à l'autre, vous avez un spectacle, vous avez des balustrades, des colonnes, des fenêtres. Les maisons d'Orient sont aveugles, toute la lumière est contenue à l'intérieur. Vous avez encore cette disposition dans les maisons de Cordoue par exemple, ou dans certaines autres villes d'Andalousie et évidemment dans le Maghreb. A l'extérieur c'est un prisme fermé, fermé sur la rue, et à l'intérieur tout s'organise autour de la fontaine centrale, et vous avez les quatre faces partagées en espaces pour y recevoir le harem. On a beaucoup glosé sur le harem, il est loin d'être aussi affriolant qu'on le dit d'habitude, harem veut dire "tabou" : c'est l'espace où on ne va pas, c'est l'espace, en un mot, de l'intimité.

Quand vous entrez dans la maison orientale, ceci vaut pour l'islam mais aussi pour l'Inde et souvent la chine et le Japon, ce qui frappe par rapport à l'habitat en Occident moderne, c'est l'absence relative de meubles. On entre, on a un espace indifférencié, il n'y a pas de fauteuils, il n'y a pas ou très peu de tables, c'est remplacé par des objets presque fiduciaires, qui se poussent, se roulent, s'emportent, vous avez des nattes, des tapis. En Inde, l'espace sur lequel on vit est beaucoup plus architectural que mobilier, ce sont des renforcements dans le mur, des

redans du mur. En islam, la forme carrée est plus fréquente dans l'habitat privé mais les plateaux, les nattes, les tapis s'enlèvent et se roulent et disparaissent, et certains coins de la maison servent en été, d'autres plutôt en automne, et on vit beaucoup sur les toits. En Inde beaucoup vivent dehors et dorment sur des lits qui sont placés dans la rue.

Donc l'espace intérieur en Orient est tout autre que l'espace intérieur occidental qui est souvent un espace de prestige mais souvent aussi un espace d'appropriation individuelle. Par exemple, le fait d'être assis sur une chaise nous isole, c'est déjà un acte individualiste que de s'encadrer dans une chaise. La chaise nous sépare des autres et nous place comme un individu face à d'autres, alors que le fait d'être assis par terre, tous en groupe, n'importe comment, introduit une autre dimension et une autre forme de convivialité, ce que beaucoup de jeunes retrouvent, en Californie, mais que l'Amérique avait déjà avant la venue des pionniers. On s'asseyait à même la terre et en cercle, ce qui provoque une autre manière de communiquer, et des rapports humains différents se tissent. En Orient cela va encore plus loin, il n'y a pas de table, on n'est pas assis solennellement ni hiérarchiquement, on mange dans le même plat avec les mains. Beaucoup de mes étudiants originaires d'Afrique se plaignent des couverts, ils me disent qu'ils aiment sentir dans la main le poids, la texture, la densité de ce qu'ils vont manger avant de l'avoir dans la bouche, et cela leur manque. Je dirais qu'à moi cela ne me manque pas, j'en suis très loin et il m'est difficile de manger sans assiette et sans fourchette, sans cuillère et sans couteau, mais pour eux, ces étudiants de Jussieu, il y a deux points qui les gênent : ils me disent qu'ils s'isolent en mangeant avec des couverts et qu'il leur manque de manger avec les mains dans le plat, et deuxièmement qu'ils ne s'aiment pas assez les uns les autres. C'est une doléance que j'entends toujours. Je l'ai également entendue dans une île soviétique de la Baltique. Je parlais tout à l'heure de l'ancienneté des yourtes et des tipis mais, avant, la demeure par excellence c'était la grotte dans la montagne et toute demeure individuelle est une reproduction de cet espace intérieur de la grotte. On vivait dans les grottes. La yourte, le tipi, la voûte qui reproduit un peu la voûte céleste, sont venus après. Et ensuite on a construit des maisons stables en pierre, des cités, cependant le nomade a continué et continue encore aujourd'hui à jouer un rôle. Je raconte souvent des expériences personnelles mais je donne ainsi des témoignages pour montrer que cet univers traditionnel n'est pas quelque chose de mythique et de perdu mais qu'il est encore très réel. Il y a cinq ou six ans en Mongolie je demandais à un nomade :

« Qu'est-ce que vous faites en hiver ? L'hiver est très long et vous n'avez aucune distraction, nous n'avez pas la radio, vous n'avez pas la télévision, vous ne sortez pas, il n'y a pas de cinéma, pas de théâtre. Vous restez là à vous raconter des histoires tout l'hiver dans vos yourtes, et encore maintenant ça continue ».

Là, il me répondit :

« Nous parlons comme des être humains ».

La réponse allait très loin : la maison est avant tout l'endroit où on se parle les uns aux autres comme des êtres humains. Or maintenant, la maison est devenue l'endroit où l'on rentre fatigué du travail, on n'a plus envie de parler avec quiconque, on ouvre tout de suite la télévision et on apporte le repas et il n'y a pas de relations. C'est pour cela que je dis que la maison privée est une relation sociale avant d'être une maison, et une attitude morale envers soi-même avant que d'être une attitude sociale. Mais dans son ordre et dans sa mission, la maison orientale est beaucoup plus un espace que l'expression de goûts ou d'individualités. On rentre les objets, on les sort et on a tout le temps devant soi un quadrilatère. J'ai trouvé d'ailleurs très beau, en entrant, d'arriver dans une salle complètement vide, j'ai pensé que vous y seriez, c'est très différent, je suis très content d'être là et qu'on soit tous ensemble. Il y a une chose qui me frappe ici, c'est qu'il y a un mariage du bleu foncé et du vert qui est assez rare et qu'on trouve assez souvent dans les tableaux du Gréco. Moi, ça me fait penser au Gréco d'avoir le bleu et le vert ainsi mis en présence l'un de l'autre, bon, il y a aussi la reproduction très fréquente de Mathieu et de Saint Vincent de Paul à côté, et derrière vous avez de nouveau le bleu et le vert. Mais vous voyez en quoi cet espace est déjà porteur d'histoire, de relations individuelles. Chacun d'entre nous, de vous, de moi, a eu des occupations dans la journée, va en avoir après, c'est un ensemble qui nous travaille. En Orient, l'individu était moins affirmé jusqu'à ces dernières années et c'est pourquoi la façade joue un rôle un peu secondaire dans nos villes traditionnelles. Deuxième élément. J'ai dit que le découpage de l'espace en zones était peu connu en Orient et je m'explique sur ce qu'est le "zonage" c'est la technique urbanistique moderne (d'ailleurs largement transposée en Orient) où il y a au centre un quartier pour l'administration avec des buildings et des gratte-ciels, un quartier pour les banques et les affaires, et en périphérie dans les espaces verts, des maisons pour les riches et des banlieues pour les autres. Il y a donc une spécialisation des quartiers. Le zonage, qui est l'affectation de certains espaces spécialisés à certaines fonctions, se développe de plus en plus dans les villes modernes et est transposé. Dans certaines villes comme Sanaa au Yémen, vous avez des blocs de béton et un zonage qui vient éventrer la ville traditionnelle et se substituer à elle. Ce zonage n'existait pas dans

les villes traditionnelles orientales et dans ces villes, comme à Fès par exemple, quand vous poussez une porte vous ne savez pas si vous entrez dans une maison familiale de riche, de moyennement riche, de pauvre ou de très pauvre. Vous ne savez pas si vous trouverez des trésors, la caverne d'Ali Baba, ou si vous trouverez un groupe de pauvres qui s'abritent derrière un mur et se réchauffent à un brasero. Quelquefois d'ailleurs des maisons très riches sont converties en abris pour recevoir les pauvres. De plus en plus on voit l'exode des riches vers les villas au bord de la mer ou vers la campagne et les anciennes villes comme Fès sont remplies d'une migration nouvelle comme à Sanaa ou à Kaboul.

Donc cette spécialisation des quartiers introduit une dimension inconnue de la société traditionnelle. Comment est la ville traditionnelle ? J'ai dit qu'elle est un labyrinthe, un colimaçon, un dédale, j'ai dit qu'à l'intérieur les espaces sont un peu plus dénudés, mais comment est-elle constituée, quelle est sa structure ?

Je reviens maintenant aux villes musulmanes, aux cités de l'islam où le souk et la mosquée sont indissolublement liés l'un à l'autre, l'un s'appuyant sur l'autre. A côté vous avez les boutiques des parfumeurs et celles des libraires, qui sont les métiers les plus importants, les négoce les plus importants. Ils sont juste au pied de la mosquée, et là ça donne tout son sens - un sens très profond que je n'ai pas fini encore d'élucider - à la phrase prononcée d'après la tradition par le prophète :

- « J'aurai aimé trois choses en ce monde : la prière, la femme et le parfum ».

Ici, il y a un lien entre les trois et je vais m'arrêter là.